

## Interview



De plans fixes énigmatiques en confidences posées de chasseurs, l'Autrichien Ulrich Seidl réussit à exposer les dilemmes posés par la chasse sans passer par le réquisitoire vengeur. Une démonstration qui, finalement, vaut mieux que tous les discours. DR

# «Je ne suis pas un opposant à la chasse»

Dans «Safari», Ulrich Seidl débusque le goût du sang en Afrique

Boris Senff

L'œuvre d'Ulrich Seidl se construit entre fictions et documentaires, deux approches que le cinéaste autrichien entremêle volontiers. Son dernier film, *Safari*, appartient à la seconde catégorie et voyage en Afrique, à la rencontre de chasseurs européens venus tuer un gnou, un zèbre ou une girafe. Dès son film *Amour bestial*, en 1995, le réalisateur s'est penché sur le monde animal et les rapports parfois ambigus qu'entretiennent les hommes avec lui. L'animalité en miroir de la société. Après avoir livré une magistrale trilogie de fiction (*Amour, Foi et Espoir*) et le documentaire *Sous-sols* sur les lubies des gens dans leur cave, il propose un nouveau reportage qui a le goût du sang.

**Pourquoi avoir voulu tourner «Safari»?**

Pour plusieurs raisons. La première est que la chasse m'intéresse depuis longtemps. Le fait de tuer des animaux dit quelque chose sur la société des hommes, c'est un thème social. Ensuite, chacun de mes films amène des idées pour le suivant. Sur *Sous-sols* (*Im Keller*), j'avais rencontré un couple qui chassait depuis quinze ans en Afrique du Sud et possédait un mur entier de trophées dans sa cave. D'autre part, la question n'était pas tant d'aller voir la chasse en Afrique, mais de voir comment elle se caractérisait par rapport à des chasseurs venus d'Europe et comment la thématique se mélangeait à celle des vacances.

**Rien de militant, d'antispéciste dans votre démarche?**

Je ne suis pas un opposant à la chasse et je ne trouverais pas juste qu'un réalisateur fasse un film sur ce thème en y étant opposé. Ce serait trop facile. Il faut se préoccuper de poser les bonnes questions et ne pas arriver avec des conceptions toutes faites. D'ailleurs, le film, s'il ne juge pas, dit tout de même quelque chose au spectateur.



«Le fait de tuer des animaux dit quelque chose sur la société des hommes, c'est un thème social»

Ulrich Seidl Réalisateur

**A-t-il été facile de convaincre les chasseurs?**

Rien de très compliqué ou de fastidieux: il y a bien assez de chasseurs. Des pays comme l'Afrique du Sud ou la Namibie en sont pleins, il faut juste trouver les bons, même si 90% d'entre eux ne se laissent pas filmer car ils savent que la chasse a une mauvaise image et ils sont prudents. Il faut trouver des gens qui sont d'accord car ils assument ce qu'ils font. J'ai eu de la chance de rencontrer la famille de *Safari*, car on ne sait jamais ce que l'on va trouver à l'avance.

**Ce couple et ses enfants représentent les chasseurs qui ne se justifient jamais mais sont, au contraire, toujours très fiers de leur activité...**

Oui, et il est intéressant de voir comment cela fait réagir les specta-

teurs lorsque nous avons réalisé des projections publiques. Chacun tire le film du côté de ses valeurs. Les chasseurs disent que c'est exactement ça, que tout est en ordre. Sur la même base, ceux qui sont du côté de la protection des animaux disent qu'il faut interdire cette pratique.

**La séquence où une girafe se fait abattre est éprouvante...**

Je comprends bien, et il y a toujours des gens qui pleurent à ce moment. Mais d'autres ne la ressentent pas ainsi.

**Ne craignez-vous pas que cette famille, dont les noms apparaissent au générique, soit harcelée?**

Non, il n'y a pas de problème. Encore une fois, c'est simple quand les gens assument ce qu'ils font. Je les ai d'ailleurs invités à la première au Festival de Venise, où ils ont ouvertement côtoyé des journalistes, sans se cacher.

**Ce qui frappe, c'est de mesurer la différence de valeurs au sein de la société européenne. La «gentille girafe» que l'on montre aux enfants peut devenir une proie que l'on est fier de tuer.**

Oui, naturellement, j'avais en tête ces questions de société. Je voulais aussi montrer la notion de plaisir à tirer, les émotions de la chasse, l'excitation, le soulagement, les congratulations, les embrassades. D'un autre côté, il faut aussi dire que si l'on est contre la chasse, il faut aussi se positionner contre l'industrie animale de la viande qui torture les bêtes de leur naissance à leur mort, ce que ne vivent pas les animaux d'Afrique.

**Ne pensez-vous pas que le film pourrait créer une polémique dans d'autres pays que l'Autriche?**

Je ne sais pas, mais il faut aussi dire que la chasse est un commerce dans le monde entier, du Canada aux pays de l'Est.

## Critiques

Boris Senff

★★★

### La chasse bien dépecée

L'affaire commence avec un vieux gnou tiré sans peine, qui illustre les justifications des chasseurs: ça rapporte sept à huit fois plus d'argent que le tourisme conventionnel et ça renouvelle mieux ainsi le cheptel. Du gnou, on passe à l'antilope, puis au zèbre, avant d'arriver au clou du spectacle, une brave girafe qui remue son cou de manière atroce avant de s'effondrer devant ses congénères. Les qualificatifs n'engagent que le soussigné. A chaque fois, les chasseurs se serrent dans les bras et prennent des photos, en prenant soin de placer un caillou

sous la gueule de l'animal pour qu'il ait plus fière allure. Puis il faut évidemment dépecer la bête, et ce sont des Africains noirs qui s'en chargent, trop heureux de pouvoir croquer la viande. Si Seidl ne juge jamais ces Bidochon en vadrouille africaine qui se contentent de s'abreuver de bière dans un mirador, la juxtaposition de toutes les séquences, dont celle de cet organisateur qui regrette que l'on ne puisse plus faire des comparaisons entre les races sous peine d'être taxé de raciste, donne surtout une drôle d'image de la culture européenne, qui trouve peut-être dans *Safari* l'élitisme exotique de ses valeurs carnivores. Un film sanglant, à méditer.

Cinemas du Grutli

## Trois choses à savoir sur...

### «Lion», le mélo rugissant

Cité six fois aux Oscars, notamment pour sa mise en scène et ses acteurs, ce premier film de Garth Davis adopte les codes du mélo pour mieux les transgresser

#### 1. Une histoire digne de Hollywood

Selon l'adage, aucun scénariste américain n'oserait imaginer cette histoire. En 1986, à Khandwa, en Inde, Saroo, 5 ans, attend son frère à la gare. Soudain, le garçonnet monte dans un train et finit au terminus, à Calcutta. Après trois semaines d'errance, le gamin est placé en orphelinat. Là, un couple d'Australiens l'adopte et l'emène en Tasmanie. Dans la deuxième partie, vingt-cinq ans plus tard, Saroo cherche avec frénésie sa famille biologique, ce qu'il a raconté dans *A Long Way Home*, confidences restituées à hauteur de son regard d'enfant puis d'homme.

#### 2. Google parraine le conte de fées

La quête de Saroo passe par Google Earth qui, du coup, a parrainé



le tournage - de quoi rectifier sa réputation de désinformateur patenté. D'autant que le film est sous-tendu par la dénonciation du trafic d'enfants en Inde - 80 000 gosses par an sont portés disparus. Autre soutien moral, Nicole Kidman, déjà active pour dénoncer le scandale d'enfants aborigènes séparés de leur clan, a tenu à conserver l'âme australienne du film. A ses côtés, le héros de *Slumdog Millionnaire*, Dev Patel, incarnation de l'authenticité indienne.

#### 3. Un miracle de sobriété

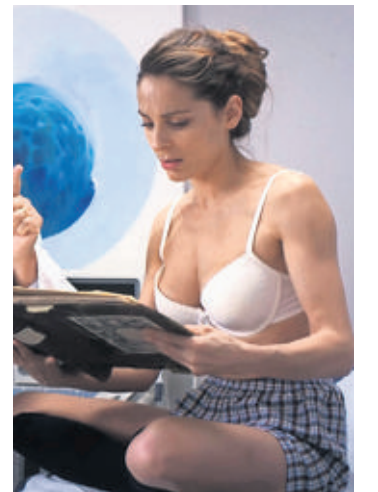
Saroo a supervisé le tournage. De quoi garantir une justesse émotionnelle qui sauve de toute dérive lacrymale intempestive. C.LE

City / Ciné 17 Cote: ★★★

### «Si j'étais un homme», ce serait donc une femme

Actrice-réalisatrice, Audrey Dana tente le changement de sexe, presque un genre au cinéma. Cafouillages

De *Victor, Victoria* à *Boys don't cry*, de *She* à *Tomboy*, les cinéastes ont souvent joué avec le concept de «l'homme est une femme comme les autres (et vice versa)». Armée d'un pénis, Audrey Dana détaille les avantages de sa nouvelle condition, pouvoir uriner debout et par-tout, par exemple, comme ses effets secondaires, ne jouir que de brèves extases alors que son «Pimpin» l'oblige à ne plus penser qu'à «ça». Au-delà d'une trivialité à peu près maîtrisée, les gags prévisibles s'enchaînent. De l'envie soudaine de culbuter sa meilleure amie à l'excitation provoquée par les filles de pub dépoitraillées, l'inégalité des sexes est traitée sur le mode du léger burlesque, même si la réalisatrice-actrice emploie son sujet en choc frontal. Ces audaces apparentes travestissent à peine la banalité du scénario. En effet, l'héroïne mutante, une quadra brisée par un mari infidèle, submergée entre son job et sa petite fille, va



La cinéaste-actrice Audrey Dana et un «truc en plus». DR

tomber amoureuse. De quoi garantir quelques crises d'hystérie et de vaudeville gaillard. Déguisé en gynéco au carriérisme bienveillant, Christian Clavier veille sur cette fable à la modernité de pacotille. A croire que des *Bronzés* à *Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu*, l'acteur suit une vocation de saint patron de la comédie de mœurs. C.LE

Arena / Pathé Balaxert Cote: ★

### Avec ses 23 héros, «Split» manque de personnalité

M. Night Shyamalan cultive sa veine, mêlant faits scientifiques et recettes fantastiques. Intéressant

Avec des fortunes diverses, M. Night Shyamalan a toujours couru après la réussite du *Sixième sens* en 2000. *Split*, qui cite *Unbreakable*, vaut mieux que *Signes*, moins que *The Visit*. Un psychopathe y étale ses 23 personnalités, soigné par une toubib qui doute d'arriver au bout de ces névroses. Car sous couvert

de ses identités, Kevin (James McAvoy) se joue d'autrui, voire de lui-même. Cet aspect médical, à savoir que le malade ressent dans sa chair les symptômes des êtres qui l'habitent, donne du punch au suspense. Pendant un temps, cet habile cache-cache qui va se révéler fatal assure l'atmosphère fantastique. Las, sans toutefois virer au guignol, la partie se dilue très vite dans les clichés inhérents au genre. C.LE

Arena/Cinérama/Pathé Balaxert Cote: ★